

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 37 (1932)

Rubrik: Notices nécrologiques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Notices nécrologiques

Monsieur le Chanoine Ernest Meyer

curé de Ste-Odile à Belfort

1878-1932

La Société jurassienne d'Emulation a fait une grande perte en la personne de l'abbé Ernest Meyer, curé de Ste-Odile à Belfort.

Né à Porrentruy en 1878 de parents alsaciens, ordonné prêtre en 1903, après des études primaires et gymnasiales, études continuées à Consolation, Langres, et Rome, docteur en théologie et bachelier en droit canon, M. l'abbé Meyer était vicaire à St-Christophe de Belfort en 1909, car le clergé de Besançon eut l'honneur de le compter parmi les siens.

D'une activité prodigieuse, d'un allant remarquable, véritable pêcheur d'hommes et pêcheur d'âmes, ses efforts inlassables mirent sur pied une nouvelle paroisse dans la cité rendue célèbre par Denfert-Rochereau.

Il fut tout naturellement le nouveau curé des Forges dont l'église, placée sous le vocable de la grande Ste-Odile d'Alsace, devint rapidement un centre suivi de pèlerinage.

A sa dignité de prêtre, il joignait une vaste érudition qui le fit compter parmi les savants du pays voisin si frère du nôtre à bien des points de vue et distinguer parmi les érudits.

Officier d'instruction publique, la Société belfortaine d'Emulation, dont il faisait partie depuis 1912, l'avait appelé en 1926 à sa tête où il déploya un zèle et une activité remarquables.

Enfant de Porrentruy, enfant du Jura, il resta indéfectiblement attaché à son pays d'origine, s'en réclamait sans cesse et saisissait chaque occasion pour y revenir, pour le faire connaître et apprécier. Les nombreux émulateurs qui eurent la joie et l'honneur d'entourer les membres des Sociétés savantes de Franche-Comté et du territoire de Belfort lors de leur assemblée tenue à Porrentruy en 1929 savent que l'idée de cette réunion avait germé dans l'esprit de M. l'abbé Meyer et que son cœur la réalisa.

Son départ pour un monde meilleur, le 16 avril 1952, des suites d'une grippe compliquée de pneumonie, laisse dans la tristesse une foule d'amis et d'admirateurs qui déplorent sa disparition prématurée mais qui se souviendront de lui avec émotion et reconnaissance.

G.

L'Abbé Maillard

Curé de Damvant
(1873-1932)

Le 25 août 1952, mourait à Damvant, au milieu de ses paroissiens qu'il avait tant aimés et qui le lui rendaient bien, M. l'abbé Maillard.

Né le 10 mai 1873 aux Genevez, il avait fait ses études secondaires à Delle et Fribourg, puis sa théologie à Lucerne. Malines en fut le digne couronnement.

Ordonné prêtre le 24 juillet 1898, il s'initia au ministère sacerdotal à Delémont. Après un court passage aux Breuleux, il devint curé de Damvant en 1905 et s'y dévoua 28 années durant.

Prêtre remarquablement doué, à l'âme d'apôtre, à l'esprit très ouvert et largement cultivé, au cœur d'or, M. l'abbé Maillard sut se faire apprécier dans tous les domaines — sans compter son dévouement à la pastoration — depuis l'art délicat de la musique jusqu'aux plus humbles détails de l'agriculture, en passant par les problèmes les plus ardues de la science. Ne fut-il pas un des premiers radiophilistes du pays? Ne construisit-il pas des appareils sans reproche? Sa mort n'interrompit-elle pas ses études minéralogiques au microscope, ses procédés expérimentaux en géologie locale, ses expériences pour la captation motrice du vent et sa transformation en énergie vitale?

Véritable encyclopédie vivante, il se montrait le plus humble, le plus modeste des hommes et le meilleur des amis.

D'une charité à toute épreuve et d'un dévouement sans partage, on a eu raison de l'appeler le père de ses paroissiens, le conseiller, le chef.

En lui l'Emulation perd un de ses membres les plus éminents. Pieusement, elle s'incline sur sa tombe.

G.

Fernand Flückiger

(1890-1932)

Le vendredi 5 juin 1932, une terrible nouvelle venue simultanément de Genève et de St-Imier se répandait dans notre pays et y causait une unanime et poignante émotion : l'aviateur Fernand Flückiger, de St-Imier, avait quitté jeudi soir à 7 h. l'aérodrome de Cointrin pour regagner le Jura et, depuis lors, on était sans nouvelles de lui. Il fallut attendre jusqu'au samedi soir à 6 h. pour connaître l'affreuse réalité. Pris dans la tourmente peu après son départ de Genève, Flückiger avait voulu regagner Cointrin et avait trouvé la mort au sommet du Mont Colomby de Gex, sur France (1691 m.), au sud de la Faucille. Sans doute son appareil avait-il heurté de l'aile le petit pylône élevé au sommet de cette montagne, d'où chute foudroyante sur le sol rocheux.

Témérité folle a-t-on dit sans doute, que d'avoir voulu jouer avec l'orage menaçant ? Mais la vie entière de Fernand Flückiger n'est-elle pas marquée toute au coin d'une volonté audacieuse, se riant du danger ? Bien que de santé plutôt délicate, il avait été saisi dès ses jeunes années par la griserie affolante du sport, qu'il s'agit d'équitation, de bob ou d'aviation. Il y trouvait le dérivatif nécessaire et bienfaisant aux travaux de la fabrique et du bureau. L'aviation surtout semblait avoir donné pleine satisfaction à ses besoins intimes d'idéaliste évasion.

Né le 14 avril 1890, il n'avait, à part un séjour de deux ans en Egypte, jamais quitté son village de St-Imier où il avait repris en collaboration avec son frère, M. André Flückiger, et considérablement développé la fabrique de cadrans soignés créée par son père. Il avait pris son brevet d'aviateur civil en 1927 à Cointrin avec le capitaine Weber et possédait depuis 1930 le brevet spécial lui permettant d'emmener des passagers. Sa participation au Rallye d'Auvergne en juillet 1931 où il s'était classé second sur 76 concurrents l'avait mis au premier rang de nos aviateurs civils. Nul doute que les randonnées et concours auxquels il se préparait ne lui eussent conféré la grande consécration internationale...

Au lieu de cela, une vingtaine d'automobiles qu'escortaient trois avions, quittaient St-Imier le mardi 7 juin, à 14 h., pour accompagner le corps de Fernand Flückiger au crématoire de La Chaux-de-Fonds. Devant le cercueil prêt à disparaître, le pasteur Gerber, le professeur Gogler, M. Florian Stettler et M. Pierre Bauler vinrent prendre la parole au nom de la population de St-Imier, des collègues de la Loge maçonnique « Bienfaisance et Fraternité »,

du personnel de la Fabrique, enfin des aviateurs suisses et amis personnels du défunt. Plus de 2000 personnes assistaient recueillies et émues à cette poignante cérémonie.

P. Br.

Jean David

(1892-1932)

Jean David est né à St-Imier en 1892. Il était le fils de l'ingénieur Jacques David, lequel fut de 1867 à 1912 le collaborateur technique distingué de M. Ernest Francillon, aux Longines.

Après avoir fréquenté les classes de son village natal, Jean David poursuivit ses études à Berne et à Zurich. En 1918 il entra à son tour à la fabrique des Longines.

Jean David s'intéressait vivement à la vie publique et politique de St-Imier. Membre convaincu du parti libéral, il fit partie du Conseil général et de différentes commissions municipales. Dans ces assemblées il avait son franc-parler, et ses conseils pratiques et judicieux furent toujours bien accueillis. Il suivit également de très près la vie de nos sociétés locales, il présida la Société Militaire des tireurs réunis et déploya également son activité dans la Société des officiers dont il fut membre du Comité pendant de nombreuses années.

Au militaire, Jean David avait le grade de capitaine dans les troupes du génie, il commandait la Cie I du Bat. de sapeurs 2, dont il en a été le chef aimé et respecté.

Esprit loyal, très ouvert, instruit et intelligent, aucune manifestation intellectuelle ne le laissait indifférent ; membre de la Section Erguel de la Société jurassienne d'Emulation, il aimait son Jura, il s'intéressait à ses vieux monuments, à son passé, à ses traditions.

Ame fine et sensible Jean David était un modeste et quoique d'abord réservé, il fut pour tous ceux qu'il aimait un ami sûr et fidèle. Ces derniers lui garderont un souvenir vivant et ému.

C. J.

Ernest Vauclair

(1865-1931)

Le 6 décembre 1931, un homme de bien, un homme droit et intègre s'endormait pour toujours, plongeant une famille et de nombreux amis dans l'affliction la plus profonde.

Ernest Vauclair, directeur des Ecoles secondaires de Saint-Imier, avait abandonné provisoirement ses fonctions depuis la fin d'octobre. Aucun mal ne semblait déclaré ; mais la fatigue, la lassitude faisaient leur œuvre depuis deux ou trois mois déjà. Un court séjour dans une clinique de Berne fut inutile, la maladie empira lentement, terrassant sournoisement ce grand lutteur.

Ernest Vauclair naquit le 22 septembre 1865 à Bure. Son père, sa mère, ses frères et sœurs, tous étaient dans l'enseignement. Sa carrière ne pouvait faire aucun doute. Il ne fut pas parjure à la loi de la maison. Son brevet d'instituteur date de 1885. Nommé à Charmoille, puis à Epiquez, il rêve de s'élever encore par des études nouvelles. Son origine modeste ne lui permet cependant pas de coûteuses ambitions. Loin de se rebuter, il se met seul au travail et bien que l'Université ne lui soit point ouverte, il conquiert de haute lutte, en autodidacte, le brevet secondaire pour l'enseignement du français et de la pédagogie.

Ses qualités solides ne devaient pas tarder à lui procurer la notoriété. En effet, le 1^{er} février 1892, la Commission de l'Ecole secondaire de Saint-Imier l'appelle au poste de professeur de français de ses classes supérieures. Dans ses nouvelles fonctions, les qualités pédagogiques d'Ernest Vauclair s'affirment. Son enseignement est vivant et enthousiaste, sa discipline paternelle, ses succès évidents. Que de générations d'élèves et d'institutrices ont reçu son empreinte !

Le 12 mars 1918, la Commission scolaire lui offre la direction de l'Ecole secondaire et de la section commerciale qui en dépend. Ernest Vauclair sait se montrer digne de la confiance que les autorités lui témoignent. Ponctuel, actif, tenace, foncièrement bon et honnête, il s'acquitte de sa tâche délicate avec un tact parfait. Excellent pédagogue, collègue loyal, il manifeste aussi de belles qualités d'administrateur. Il lutte, en particulier, avec un succès non-équivoque pour l'amélioration de la situation matérielle de son corps enseignant. Il obtint qu'une place prépondérante soit donnée à l'enseignement du français. Il développe la jeune école de commerce et lui donne un relief remarquable.

Son enseignement ne se confine pas à l'École secondaire. Maître de français et de pédagogie dans les sections pédagogiques avant leur absorption par l'École normale de Delémont, il contribue puissamment à la formation de bien des séries d'institutrices. Maître à l'École d'horlogerie et de mécanique, maître à l'École de perfectionnement des Commerçants, il complète l'instruction générale d'une quantité d'apprentis. Partout ses leçons, en particulier celles de littérature et de composition, sont très remarquées.

La confiance de ses collègues et des autorités l'appelle à siéger dans de multiples Commissions pédagogiques où son avis est toujours écouté comme celui d'un homme compétent. Il fait partie d'une Commission suisse-romande pour l'adoption d'une grammaire française, il est secrétaire de la Société pédagogique romande, membre de la Commission des examens pour le brevet d'instituteur, membre, puis président de la Commission jurassienne des moyens d'enseignement pour les Ecoles secondaires, membre du Synode cantonal bernois, etc.

Ernest Vauclair n'oublie pas qu'un homme ne peut se confiner dans sa profession. Il reste en contact avec le peuple par sa collaboration à toutes sortes de Sociétés. Il fait partie, en particulier, de la Société philanthropique *Union* et surtout de la Société jurassienne d'Emulation qu'il affectionne par dessus tout. Membre actif de cette dernière dès sa réorganisation, il prend part aux discussions et présente des travaux fort écoutés. Quelques mois avant son décès, il livre encore une étude importante et savante sur Victor Hugo, le poète qu'il aimait pour la richesse de sa langue, le rythme et l'élégance de ses vers.

Ernest Vauclair se rattacha dès sa jeunesse au parti radical. Il en fut toujours un homme d'action, un lutteur dont les avis et les conseils avaient un poids considérable.

Et... par un jour merveilleusement ensoleillé d'arrière-automne, des élèves émus, des collègues, des amis, des parents éplorés conduisaient Ernest Vauclair au champ du repos. Le Corps des Cadets, le Corps de Musique donnaient à ce convoi funèbre une solennité toute spéciale. D'éloquents et émotionnants discours furent prononcés dans une Eglise remplie jusqu'à la dernière place.

Que le souvenir de cette belle âme où brillait une haute flamme morale, que le souvenir de cette vie si utilement remplie reste pour tous un vivant exemple.

Bertrand Schnetz

(1875-1932)

Bertrand Schnetz n'est plus. La mort l'a frappé à la tâche, le lundi soir 24 octobre au moment où rien ne laissait prévoir une fin aussi rapide.

Il était né le 29 janvier 1875. Son père était entrepreneur et avait habité Delémont, puis Reuchenette-Péry, où étaient nés tous ses enfants, dont Bertrand était l'aîné. Ce dernier, après avoir fréquenté les écoles de son village, fut admis à l'École normale de Porrentruy. En 1895, il obtenait son diplôme d'instituteur.

Attiré par le journalisme, il fut rapidement agréé au *Journal du Jura*. Il y reste attaché pendant quelques années, jusqu'au moment où l'État de Berne l'oblige à consacrer un certain temps à l'enseignement. Il fut alors nommé à Malleray. Mais l'enseignement lui déplaisait et la médiocrité de sa situation l'inquiétait. Un jour, il prit son vol vers Paris ; il y resta six ans, se maria et eut deux enfants. La mort d'Emile Boéchat, préfet de Delémont, survenue en 1902, détermina son retour au pays. Pendant quelque temps, il fut le collaborateur, à la rédaction du *Démocrate*, d'Eugène Mouttet, devenu lui-même préfet de Delémont.

Sa carrière de journaliste nous est connue. Bertrand Schnetz était une belle intelligence, un pacifique, un travailleur extraordinaire. Pendant trente années, il s'est dépensé au *Démocrate* et, si cet organe tient aujourd'hui une place si remarquable dans la presse suisse, c'est à Bertrand Schnetz qu'il le doit.

Le défunt avait le sens aigu du journalisme. Il sut procurer à son quotidien une information étendue. Par son énergie, qui ne se démentit guère au cours des quinze dernières années, il avait assuré au *Démocrate* l'avantage de paraître aux premières heures du matin et lui-même présidait toujours au travail de nuit, donnant l'exemple d'un labeur extraordinaire.

Il avait répudié le système des polémiques à jet continu. Son caractère ne s'accommodait pas de la chicane et, sous sa direction, tout en restant un journal politique, le *Démocrate* délaissait les mesquineries de la politique.

Au cours de la grande guerre surtout, l'attitude courageuse de cet organe valut à Bertrand Schnetz des sévérités dont le ridicule rejaillit sur ses accusateurs.

Et maintenant, il n'est plus. Il repose tranquillement dans le petit cimetière de Delémont. Sa vie, toute de travail et d'honneur, sera son monument de gloire !

A. R.

René Mamie

(1885-1932)

René Mamie, mort à Lugano et enterré à Delémont le mardi 30 août 1932.

René Mamie est né à Moutier le 15 septembre 1885. A l'école primaire et à l'école secondaire, il s'était fait apprécier comme un garçon studieux et travailleur et, à la sortie de ses classes, il se voua au notariat. Il fit tout d'abord son stage chez M^e Crettez, notaire à Moutier. C'est en 1904 qu'il se rendit à Berne pour y continuer ses études. Il fut breveté notaire en 1910 et remplit les fonctions de greffier, à Moutier, pendant une année. Puis il fut nommé à Delémont secrétaire de préfecture et il occupa, jusqu'à sa mort, le poste de conservateur du registre foncier.

René Mamie, mort accidentellement à Lugano, fut accompagné au champ du repos par ses amis et, plus particulièrement, par les Vieux-Stelliens bernois, auxquels il gardait le plus profond attachement. Sur sa tombe, le Dr G. Riat retraça la vie de cet ami si simple et si dévoué et, en suprême adieu, remit dans la fosse la casquette et le ruban qu'il avait portés si fièrement et auxquels il avait toujours fait honneur.

Les amis de René Mamie penseront souvent à celui dont l'amitié et la bonté leur étaient d'un réconfort précieux. R.

Dr Joseph Chappuis

(1854-1933)

Une belle figure qui vient de disparaître est certainement celle de M. le Dr Joseph Chappuis, ancien curé de Delémont.

Né à Vicques, le 18 août 1854, d'une famille attachée depuis toujours à notre terroir, il commença ses études au collège de Delémont pour les poursuivre dans le petit séminaire de Conso-lation et à Fribourg. A Rome, il obtint son double doctorat, en philosophie et en théologie. Il est ordonné dans la Ville Eternelle le 23 mai 1880. Cette même année le retrouve vicaire à Delémont aux côtés de Mgr Vautrety. En 1886, Mgr Lachat l'appelle comme secrétaire particulier à Lugano. La mort prématurée de l'évêque exilé ramène M. le Dr Chappuis dans le Jura. Il est alors nommé curé de Grandfontaine. Il resta 25 ans dans cette petite paroisse. A la mort de M. le doyen Jobin, l'évêque le désigne comme curé de Delémont. C'était en 1912.

Ses œuvres lui ont survécu. A Grandfontaine, il s'occupa activement de questions de syndicats agricoles. Il fit de nombreuses conférences sur ce sujet dans les villages du Jura, entre autres à la Journée catholique du Jura à Saignelégier, en 1907, et à la Semaine sociale de la Suisse française à Fribourg, en 1910.

A Delémont, il réorganisa la société de jeunesse la *Fidélitas* ; il lança l'initiative de la Maison des Oeuvres St-Georges et surtout il restaura et agrandit la chapelle de N. D. du Vorbourg.

Malade depuis quelques années, il prit sa retraite en été 1926. Les liens de sa famille et sa terre natale l'attiraient à Vicques. C'est là qu'il vint chercher le repos et se préparer à une sainte mort. En 1930, intimement, il célèbre ses noces d'or sacerdotales. Ajoutons que de 1896 à 1910, il a été aumônier du lazaret de corps I.

La tombe de M. le Dr Joseph Chappuis vient de se fermer. Il est mort au début d'une année nouvelle après avoir servi Dieu et sa patrie. Il repose maintenant dans cette terre jurassienne qu'il a tant aimée.

A. R.

Otto Burger

(1864-1932)

Le lundi 26 septembre 1932, une foule émue a rendu les derniers honneurs à M. Otto Burger, ancien conseiller national, décédé le samedi 24 septembre. Parmi l'assistance on notait la présence de M. le Dr Virgile Rossel, juge fédéral, de M. le Dr Laur, chef de l'Union suisse des paysans, de MM. Jobin-Anklin et Rossel, juges d'appel, de nombreux conseillers nationaux et de nos députés jurassiens.

Né à Angenstein, le 31 décembre 1864, et originaire de Röschenz, le jeune Otto Burger fréquenta d'abord les écoles primaires à Aesch, puis continua ses études à Bâle, où il se fit remarquer de bonne heure par l'intérêt qu'il portait à la chose publique. Il n'avait que 24 ans lorsqu'il vint s'établir à Delémont. Il exploita par la suite l'Hôtel de la Cigogne. En contact constant avec la classe paysanne, il ne tarda pas à gagner sa confiance et il en devint le chef. En cette qualité, il siégea au Grand Conseil, de 1910 à 1922, et au Conseil national, de 1922 à 1925. Il se distingua par l'intérêt qu'il portait aux problèmes intéressant le Jura et son agriculture. C'est surtout au sein du Syndicat laitier du Nord-ouest de la Suisse qu'Otto Burger joua un rôle actif, grâce à sa

fermeté, à son jugement droit et sûr. L'École d'agriculture du Jura, à Courtemelon, doit également à Otto Burger une éternelle reconnaissance ; car, dès la première heure, il se dépensa sans compter pour en faire un établissement modèle qui devint la vraie maison du paysan jurassien.

Otto Burger fut par dessus tout un modeste, Il ne rechercha jamais les honneurs et, en 1928, il avait décliné toute réélection au Conseil national, estimant avoir accompli son devoir.

Qu'il repose donc en paix !

A. R.

Louis-Ernest Robert

(1861-1933)

La jeune Section de Genève a perdu, le 19 janvier 1933, son senior en la personne de Louis-Ernest Robert.

Son âge avancé ne lui avait pas permis de suivre régulièrement nos manifestations, mais il avait, dès le début de la fondation de la Section genevoise, manifesté un réel intérêt pour toute son activité.

Nous en avons eu particulièrement la preuve dans les communications écrites qu'il a tenu à nous faire et qui témoignaient de l'attachement qu'il avait conservé au Jura, bien qu'il l'eût quitté depuis de nombreuses années.

Il ne manquait pas une occasion de manifester ses sentiments patriotiques en nous encourageant à l'occasion de nos séances et en remémorant les belles années qu'il avait passées dans sa patrie d'origine.

Louis-Ernest Robert naquit à Cormoret en 1861. En décembre 1878, il entra comme apprenti à la gare de Courtelary. Nommé commis de gare, il fit successivement des stages aux Hauts-Geneveys, au Locle, à Corcelles, puis au Vallon, à St-Imier et à Sonceboz. En 1888, il était chef de station à Sonvilier, plus tard à Malteray et le 1^{er} janvier 1890, il passait receveur aux voyageurs à Bienne. En 1890, il devenait chef de station à Bassecourt et dès 1907 à Glovelier. Son dernier champ d'activité fut la gare de St-Imier, où il avait été nommé chef, en juin 1916.

Les années 1914-1916 lui imposèrent une tâche particulièrement lourde, le transport des troupes et leur ravitaillement compliquant l'organisation du trafic ferroviaire.

Après une carrière de quarante-deux ans au service des chemins de fer, Louis-Ernest Robert prit une retraite bien méritée et vint s'établir à Genève, chez l'aîné de ses deux fils.

Dans la vie privée, Ernest Robert était un rêveur au meilleur sens du mot. Il aimait approfondir les problèmes philosophiques. Poète à ses heures de loisirs, il avait entrepris de mettre en vers français l'œuvre de Friedrich Schiller *Guillaume Tell*. Ce grand travail, dans lequel il mit tout son enthousiasme poétique et patriotique, fut accompli sans prétentions, ni illusions. Ses proches l'entendirent souvent dire avec un bel optimisme : « Loin de nous les grandeurs, la fortune et la gloire... » Si ses efforts littéraires ne lui procurèrent point « la fortune et la gloire », ils lui donnèrent néanmoins les richesses et les joies intellectuelles qui embellissent l'existence la plus modeste.

Avec Ernest Robert disparaît un bon patriote et un vieux Jurassien de cœur. G. C.

Docteur César-Gustave Nicolet

médecin

Originaire des Montagnes neuchâtelaises, il était venu à Porrentruy s'asseoir sur les bancs de l'École cantonale pour faire ses études gymnasiales et obtenir le certificat de maturité qui devait lui ouvrir les portes de l'Université.

Après de fortes études aux Universités de Berne, Berlin et Zurich, il obtint son diplôme, puis conquît son grade de docteur ès sciences médicales.

Jeune encore, il passa dans les différents services des hôpitaux et se spécialisa dans l'art de guérir les maladies du nez, de la gorge, des oreilles et des poumons.

Ainsi, se sentant sûr de lui, il songea à s'établir.

Possédant à fond deux de nos langues nationales, il hésitait entre la Suisse alémanique et le pays romand, entre la grande ville et la province.

Ayant du temps devant lui, voulant pratiquer parmi le peuple et rendre service à ceux qui souffrent, Gustave Nicolet se souvint de cette petite cité de Porrentruy où il avait passé ses premières années d'études. Il y revint et s'y fixa. La terre d'Ajoie sut le retenir. Le départ tant de fois décidé fut toujours remis et le Dr Nicolet est décédé dans cette ville le 14 avril 1952 après une longue et féconde pratique médicale.

Trente années durant il parcourut le pays apportant aux malades le secours de la science avec une générosité et un désin-

téressement qui lui valurent rapidement la reconnaissance des pauvres et des souffreteux.

Très maître de lui dans sa profession, d'un diagnostic très sûr, profondément humain, réaliste dans la conception de ses devoirs de médecin, il se dépensait sans compter, comprenait les situations les plus délicates, les cas les plus difficiles et savait agir.

Intellectuel, érudit, précurseur, tout l'intéressait et tout l'attirait.

En médecine, il était au courant de toute évolution, amélioration ou découverte et il n'hésitait pas à suivre les maîtres de la science dans l'application des méthodes et des remèdes nouveaux.

C'est pourquoi le Dr Nicolet jouissait d'une notoriété méritée.

Caractère entier, ne recherchant pas la popularité, brusque, — voire brutal, — dans ses animosités, il s'était aliéné bien des sympathies, mais ceux qui le connaissaient intimement et savaient apprécier son bon cœur et son altruisme honoraient en lui le médecin, le bienfaiteur. Détaché des biens de ce monde, tout sauf intéressé, il pratiquait la science médicale comme on pratique la vertu. Sa charité et son dévouement pour les pauvres étaient presque proverbiales.

Le Dr Nicolet fut le meilleur des fils.

Il avait voué à sa mère un culte passionné, une adoration sans limites.

Elle était sa confidente et sa conseillère. L'instinct maternel lui faisait sentir les causes des sautes d'humeur chez ce grand fils. Elle comprenait, conseillait et pardonnait. C'est à cette bonne vieille maman octogénaire qu'il fit appel quand il comprit que la maladie qui le frappait ne lui pardonnerait pas.

Esprit fort, chrétien non pratiquant, il avait cependant gardé la forte empreinte de l'éducation religieuse protestante. Avec sa mère surtout, avec des amis aussi, il se complaisait dans la discussion des idées philosophiques des religions et la Bible n'avait pas de secret pour lui.

Le Dr Nicolet est décédé à un âge où la maturité d'esprit, la pleine possession de ses facultés et de ses connaissances médicales lui eussent permis d'être encore longtemps pour ceux qui le connaissaient et l'appréciaient un bon médecin, un ami fidèle, sincère et dévoué.

Dans le souvenir de beaucoup de gens, il restera celui qu'on appelait : « le bon docteur ».

Bx.

Jules-Edouard Kneuss

(1883-1932)

Né à Villeret en 1883, Jules Kneuss a vécu toute sa vie au Vallon. Après avoir fait ses classes dans son village natal il entra en apprentissage à l'office des poursuites du district de Courtelary ; en 1904 il fut nommé commis-greffier du tribunal, poste qu'il occupa avec beaucoup de zèle jusqu'à sa mort. Ses compétences dans son domaine le firent vivement apprécier par ses supérieurs. Jules Kneuss aimait son activité qu'une maladie aussi sournoise que grave vint interrompre en 1922. Il dut subir une grosse opération de laquelle, malgré son énergie, il ne se remit pas complètement ; il reprit son travail tout de même et l'accomplissait consciencieusement parfois au prix de grandes souffrances. Vers la mi-été une crise d'urémie l'emporta.

Sa vie a été celle d'un homme de devoir. Jules Kneuss était un modeste qui s'est efforcé d'être utile et qui resta stoïque en face de la souffrance. Ch.-D. V.

Adolphe Imhoff

(1861-1932)

Originaire et natif de Soyhières, Adolphe Imhoff était fils de gendarme. Suivant ce dernier, comme du reste toute la famille dans ses déplacements, il habita diverses localités du Jura-Nord entr'autres Roggenbourg et Porrentruy. Orphelin très jeune, il fut mis en apprentissage de typographe à l'imprimerie Boéchat, à Delémont. Une fois ouvrier, il fit, comme chacun le faisait à cette époque, son tour de France. C'est à Paris qu'il se perfectionna dans sa profession et qu'il trouva la compagne de sa vie, Jurasienne également, et qu'il décida avec ses économies de revenir en Suisse, avec l'intention de s'y établir.

Après avoir travaillé à Bex, La Chaux-de-Fonds et Bienne, il fonda à Moutier une imprimerie en 1892-93. Il créa la *Feuille d'Avis du Jura* qui devint plus tard le *Petit Jurassien* actuel.

Quittant le Jura quelques années, il dirigea une imprimerie à Martigny en Valais. Puis, ayant la nostalgie du Jura, Ad. Imhoff travailla successivement à Delémont, Tramelan, Courtelary et enfin de nouveau à Moutier en 1914. Ayant remis son commerce à l'un de ses fils, il pensait vivre encore tranquillement quelques années de repos et avait choisi Lausanne pour sa retraite. L'hiver rigou-

reux 1952-53 lui fut fatal et c'est une pneumonie foudroyante qui l'enleva à la veille de ses 72 ans, soit le 27 janvier 1953. Il allait fêter cette année ses noces d'or.

Otto Bœschenstein

Préfet de Moutier
(1885-1933)

Enfant de Moutier, né à Moutier, Otto Bœschenstein a passé toute sa vie, à l'exception de quelques années à Berne, dans le chef-lieu prévôtois. Homme affable, intelligent, sociable, très versé dans les affaires administratives, il triompha au premier tour de ses deux adversaires lors du scrutin pour l'élection du préfet, en 1922.

Otto Bœschenstein est toujours resté simple et modeste ; malgré ses hautes fonctions, il ne cherchait pas à s'imposer. Très populaire grâce à son bon cœur, il était d'un abord facile et très agréable ; le pauvre comme le riche pouvait frapper à sa porte avec la certitude d'être bien reçu. La population de toute la Prévôté a voulu lui prouver sa sympathie ; elle lui a fait des funérailles imposantes, et tout le district, sans distinction de parti, a tenu à l'accompagner à sa dernière demeure.

Qu'il repose en paix !

M^{lle} Henriette Colliat

(1887-1932)

Le décès de M^{lle} Henriette Colliat, survenu le 5 novembre, a profondément touché la population bruntrutaine. Employée au Secrétariat municipal depuis 24 ans, M^{lle} Colliat s'était attiré une grande sympathie dans ses relations quotidiennes avec le public. Douée d'un esprit très compréhensif et toujours prête à rendre service, elle savait agir avec beaucoup d'entregent et donner des indications précises.

Soucieuse de remplir au mieux les tâches qui lui étaient confiées dans l'exercice de ses fonctions, elle a rendu de grands services à l'administration communale. Elle travaillait avec une précision remarquable. Sa belle mémoire lui permettait de donner

souvent d'utiles indications sur les affaires traitées depuis un quart de siècle dans l'administration communale.

Atteinte d'une maladie de cœur, elle s'était résignée à quitter ses occupations pour prendre sa retraite. Elle n'a joui du repos auquel elle avait légitimement droit que huit mois à peine, et la maladie n'a pas voulu qu'il soit d'une douce quiétude.

M^{lle} Colliat méritait de longues années de vie paisible en récompense de son beau dévouement dans le travail ; la mort l'a lui a brusquement ravie.

Qu'elle repose en paix.

Lucien Beucler

Instituteur

Le 13 février 1955, le glas annonçait à la population de Boncourt, la mort de l'homme de bien que fut Lucien Beucler. En 1882, il quittait l'École normale de Porrentruy, muni de son brevet d'instituteur. Après une courte activité dans les Franches-Montagnes, au printemps 1883, les électeurs de Boncourt lui confiaient la classe supérieure de cette localité. Durant 44 ans, ce maître distingué se vouait à l'éducation de la jeunesse avec une profonde bonté dissimulée sous une sévérité qu'il s'imposait d'ailleurs à lui-même. Exactitude au devoir et gaieté, telle est la devise de l'homme intègre que fut ce pédagogue de valeur. Grand patriote, il aimait de tout son cœur la Suisse, et plus spécialement son Ajoie, parce que profondément attaché à Damvant, sa commune d'origine.

Des œuvres durables parleront longtemps de lui aux générations futures : la fondation de la Société des instituteurs bernois dont il fut un fervent soutien ; l'érection de la gare de Boncourt, dont il fut l'âme ; la construction de la superbe église, dans laquelle, fervent chrétien, il reçut les derniers secours de la Religion ; et tant d'œuvres discrètes dont il a emporté le secret.

Lucien Beucler a passé en semant le bien. Ses œuvres lui subsisteront.

A. B.

M^e Ernest Péquignot

(1860-1933)

Le 9 février 1933, mourait subitement, à Saignelégier, un citoyen qui joua un rôle marquant dans la petite patrie jurassienne, un homme de cœur et de caractère, un avocat distingué et un jurisconsulte éminent, auquel on s'adressait de très loin pour recueillir ses judicieux conseils ; il s'agissait de M^e Ernest Péquignot.

Celui qui ne prit jamais le temps de se soigner, mourut pour ainsi dire à la tâche, au surlendemain d'une audience à laquelle il avait participé avec son ardeur habituelle, dans sa ville natale, à Porrentruy.

Ernest Péquignot était né en effet en 1860, dans l'ancienne cité des Princes-Evêques, d'une famille originaire du Noirmont, qui joua un rôle distingué dans la vie publique. Après de sérieuses études gymnasiales dans les deux principales langues nationales, il affronta avec grand succès les examens de maturité en allemand. Il poursuivit ses études universitaires à Innsbruck, Munich et Berne, pour se préparer à la carrière juridique.

Juriste, il le fut d'une façon éminente. Doué d'une logique implacable, nourri de saine doctrine et de jurisprudence, dialecticien sans pareil, possédant une éloquence pénétrante particulièrement appréciée lors des grands débats en Cour d'assises, M^e Péquignot était avocat dans toute la force du terme. Travailleur acharné, homme d'ordre, les petites affaires n'existaient pas pour lui, car il déployait pour les exposer et les plaider, la même vigueur et la même sagacité que pour les grandes affaires susceptibles de recours au Tribunal fédéral.

Durant de nombreuses années, député au Grand Conseil, élu par le parti démocratique, Ernest Péquignot occupa dans la députation jurassienne une place de premier plan. Tout en défendant ses idées politiques et son cher Jura tout particulièrement, il sut se faire aimer et apprécier même chez ses adversaires.

Aux Franches-Montagnes, il fut un champion du développement des chemins de fer régionaux, et jusqu'à sa mort il fut le secrétaire dévoué et compétent du Conseil d'administration du chemin de fer S. C.

Les épreuves et les afflictions ne lui furent pas épargnées durant sa longue existence, mais sa foi chrétienne et son mâle courage lui permirent de les surmonter. Bien que retiré depuis quelques années des affaires publiques, il les suivait néanmoins de très près.

La Société d'Emulation perd en Ernest Péquignot un membre dévoué qui participait pour ainsi dire à toutes les assemblées générales et qui fut un des membres fondateurs de la Section des Franches-Montagnes.

Le souvenir d'Ernest Péquignot restera gravé longtemps dans la mémoire de nos concitoyens.

Qu'il repose en paix.

W.

D^r Emile Juillard

(1858-1933)

Avec M. le D^r Juillard, décédé le 2 avril dernier, a disparu pour un monde meilleur une des personnalités les plus connues et les plus populaires de la Montagne.

Cette région fut, en effet, la deuxième patrie du regretté disparu, car il y pratiqua avec dévouement et compétence la science médicale durant une quarantaine d'années. Etabli d'abord dans son village natal, à Damvant, M. le D^r Juillard, cédant aux instances de différentes personnalités des Franches-Montagnes, vint en effet s'établir dans le chef-lieu de ce district en 1894.

Il fut le véritable médecin de campagne toujours sur la brèche, ne ménageant ni son temps, ni ses peines, aussi bien au chevet du pauvre qu'à celui du riche, cavalier de race, affrontant avec sa monture, — alors que tous les chemins étaient impraticables — les plus violentes tempêtes de neige.

M. le D^r Juillard se distingua toujours par son diagnostic sûr, mais c'était un modeste qui ne faisait nul étalage de ses connaissances générales pourtant variées et profondes.

Membre de l'Emulation depuis nombre d'années, président de la commission régionale d'apprentissage, citoyen intègre et consciencieux, médecin dévoué, le regretté disparu laissera après lui le souvenir durable d'un homme de bien.

W.

Henri Cuenat

(1872-1933)

M. Henri Cuenat appartenait à une famille bien connue dans le Jura. Son père, M^e Henri Cuenat, y avait joué un rôle de premier plan en politique, dans la magistrature et dans les affaires.

Né à Porrentruy, le 21 mars 1872, Henri Cuenat y fit ses premières études, il les poursuivit au Lycée de Besançon, mais revint bientôt dans sa ville natale, pour se vouer aux affaires.

A 20 ans, il entra à la Banque Populaire Suisse, où il devait faire toute sa carrière. Après avoir terminé son apprentissage à la succursale de Porrentruy, il passait à la filiale du même établissement à Winterthur pour rentrer, au bout de quelques années dans son cher pays d'Ajoie, où il allait déployer une belle activité au service de la Banque et au service de ses concitoyens. Franchissant rapidement les échelons hiérarchiques, Henri Cuenat devint chef de la correspondance, fondé de pouvoirs et, finalement, remplaçant du directeur.

Ses concitoyens l'appelèrent à remplir le mandat de conseiller communal et lui confièrent la présidence de différentes commissions municipales. Le gouvernement le nomma au sein des Commissions du Château et de l'École secondaire de Porrentruy.

Dans l'exercice de ses fonctions, dans l'accomplissement de ses différents mandats Henri Cuenat se fit apprécier par son urbanité, par son dévouement, par son calme et sa parfaite objectivité. Sa droiture, sa loyauté lui avaient créé un cercle d'amis fidèles, qui appréciaient hautement ses qualités de cœur et la bonne humeur qu'il apportait dans ses relations.

Sa carrière a été d'une simplicité et d'une bonté remarquables, tout entière consacrée à la Banque Populaire, à sa belle famille et à ses amis.

Son souvenir vivra en Ajoie et spécialement à Porrentruy, où il s'est éteint, le 10 janvier 1933, unanimement regretté par ceux qui eurent l'avantage de le connaître.